

Nathalie Zanon

Pluie de jasmin

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-8836-6

© Nathalie Zanon

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Table

Chapitre I : Le voyage
Chapitre II : Arrivée à Pondichéry
Chapitre III : Des débuts prometteurs
Chapitre IV : Entre colons
Chapitre V : La mousson
Chapitre VI : Le bal du gouverneur
Chapitre VII : La ville noire
Chapitre VIII : Le dispensaire
Chapitre IX : Les révoltes se soulèvent
Chapitre X : La fête du Diwali
Chapitre XI : La nuit sans lune
Chapitre XII : À feu et à sang
Chapitre XIII : Les fiançailles
Chapitre XIV : Les festivités de fin d'année
Chapitre XV : L'insouciance
Chapitre XVI : L'aveu
Chapitre XVII : La fête du Pongal
Chapitre XVIII : Séduction
Chapitre XIX : Le coup du sort
Chapitre XX : Le mariage
Chapitre XXI : Lune de miel à Munnar
Chapitre XXII : Une belle amitié
Chapitre XXIII : Le lac des éléphants
Chapitre XXIV : Retour à Pondichéry
Chapitre XXV : La destinée
Chapitre XXVI : La Guerre
Chapitre XXVII : Jalousie
Chapitre XXVIII : Nouvelles de France
Chapitre XXIX : Les Fêtes de Noël
Chapitre XXX : Une nouvelle vie

Chapitre I

Le voyage

Paquebot « le Sirenæ II », le 27 février 1938.

– Depuis combien de temps avons-nous quitté Marseille, Satyam ?

– Cela fait trois semaines aujourd’hui Mademoiselle Devermont. Comme nous venons de quitter Aden, au Yémen, il nous reste encore une semaine avant d’arriver à Colombo.

Aurélia, songeuse, réalise que l’arrivée à Pondichéry, prévue normalement vers le 25 mars, est plus proche que ne l’est son départ de France ; cela signifie qu’elle est désormais allée trop loin pour faire machine arrière,

et que son destin va se jouer dans quelques semaines, de façon inéluctable.

– Je préférerais que vous m'appeliez par mon prénom, Satyam, si vous n'y voyez pas d'inconvénients. J'espère que tout va bien se passer et que je ne regretterai pas ma décision. Croyez-vous que je vais me plaire en Inde ?

– Rassurez-vous, Mademoiselle Aurélia, vous serez chez vos parents qui vous adorent, et vous savez aussi bien que moi qu'ils ont hâte de vous revoir. Et puis, vous verrez, Pondichéry est une très belle ville, vous aurez le temps de la découvrir.

– Parlez-moi encore des amis de mes parents, sont-ils tous aussi chaleureux qu'ils me l'ont dit ?

– Cela, vous aurez l'occasion d'en juger par vous-même, Mademoiselle Aurélia, mais je sais combien vous êtes attendue, vous étiez au cœur des conversations avant mon départ pour la France, et tous étaient impatients de vous connaître.

Satyam, tamoul de religion hindouiste, appartenait à la caste élevée des brahmanes. Ayant étudié en Angleterre, il était le plus fidèle employé d'Édouard et Lisa Devermont, depuis leur arrivée à Pondichéry.

Il avait tissé avec eux des liens de confiance et de respect, si bien qu'ils lui avaient demandé d'accompagner leur fille jusqu'à eux. Ils n'attachaient pas particulièrement d'importance au fait qu'il soit issu d'une famille de brahmanes, caste la plus élevée de cette hiérarchie ancestrale. Ils l'avaient employé pour sa richesse d'esprit, son éducation et son dévouement, et ils étaient devenus de véritables amis.

En effet, le voyage étant très long, plus d'un mois, ils avaient été grandement soulagés qu'il ait accepté de veiller sur Aurélia durant tout ce temps.

Satyam était un secrétaire efficace et sérieux mais il était surtout apprécié pour sa culture et ses bonnes manières. Il avait fait des études de commerce, à Londres et pouvait se targuer de parler, outre sa langue maternelle le tamoul, l'anglais et le français. Il aimait toujours porter un turban enroulé sur sa tête, qui lui donnait un petit air aristocratique, et il lissait souvent les pointes de sa moustache fine et noire.

Aurélia, d'après la description faite auparavant par ses parents, avait imaginé qu'il pouvait ressembler à un maharadja. En le voyant la première fois, son allure naturellement distinguée avait confirmé cette impression.

Aussi impatiente qu'inquiète à l'idée d'arriver, elle était de plus en plus nerveuse et agitée.

La nuit dernière, elle avait très mal dormi et s'était réveillée en nage, dans sa cabine, après avoir revécu en rêve la douloureuse séparation sur le quai de la gare de Lyon, trois semaines auparavant.

Elle se revoyait dire au revoir à ses cousins, à sa tante et à Louis, le regard perdu et hagard, qui voyait sa fiancée partir vers l'inconnu.

Aurélia se rendait compte que l'éloignement de ses cousins, avec qui elle avait grandi, lui était plus pénible qu'elle ne l'aurait cru, et sa tristesse à son réveil était due à ce manque. Un pincement au cœur l'étreignit à la pensée de Louis, qu'elle n'avait pas hésité à quitter.

Elle savait qu'elle ne ressentait pour lui que de l'amitié, et avait préféré ne pas lui faire espérer un amour qu'elle ne partageait pas.

Le sourire triste de ses cousins Pierre et Jean lors de son départ, ne lui avait pas échappé, elle qui connaissait leur inquiétude quant à son voyage, et leur joie mêlée de tristesse lors de leurs adieux.

C'était avec un sanglot dans la gorge et un peu de culpabilité qu'elle avait ouvert les yeux ce matin-là, mais son optimisme avait vite repris le dessus.

Elle décida de leur écrire une lettre, qu'elle ferait envoyer dès son arrivée en Inde.

Son désir était de les rassurer, de leur dire qu'elle était sûre d'avoir pris la bonne décision, et qu'elle était heureuse de faire ce voyage.

Au fond, malgré sa peine et ses inquiétudes à l'approche de l'arrivée, Aurélia sentait qu'elle devait se rendre à Pondichéry, que là-bas allait s'écrire une page importante de sa vie, même si elle ne devait y rester que quelques mois...

Outre son désir de revoir son père et sa mère qu'elle aimait tant, une intime certitude l'avait poussée à accepter leur invitation.

En effet, quelques mois plus tôt, venant de terminer ses études d'infirmière à Lyon, Aurélia, qui vivait depuis plus d'un an chez sa tante Jeanne depuis le départ de ses parents aux Indes, fit, la nuit de son vingt-et-unième anniversaire, un rêve éprouvant autant qu'étrange, qui la laissa bouleversée. Elle s'était vue au milieu d'un marché coloré,

d'où exhalaien de fortes odeurs d'épices, dans un brouhaha intense, mêlé de bribes de langues inconnues.

Elle ne distinguait pas nettement les personnes à la peau foncée, mais voyait leurs ombres se mouvoir entre les dédales des stands, derrière des monticules de poudres colorées, ou de paniers remplis de fruits et de légumes inconnus et posés à même le sol.

Elle était accompagnée d'une petite femme au regard bienveillant qui la tenait par le bras et la guidait dans ce labyrinthe multicolore. Soudain, elle vit au loin un homme à la peau plus claire ; ses traits étaient flous, mais il lui tendait la main, avec douceur et insistance.

Elle aurait voulu lui tendre la sienne, mais elle n'y arrivait pas, et cette paralysie, ainsi que le son diffus de langues inconnues lui occasionnèrent une émotion si forte qu'elle se réveilla en sursaut, le cœur palpitant et les mains tremblantes.

Le lendemain de ce rêve, sa famille reçut une lettre des Indes, dans laquelle Édouard et Lisa leur faisaient part de leur grande impatience de revoir leur fille, maintenant qu'elle avait fini ses études, et lui demandaient instamment de venir les rejoindre à Pondichéry.

Ils lui proposaient d'envoyer une personne de confiance afin de l'accompagner, par sécurité bien sûr, mais aussi parce qu'il était inconcevable pour Lisa, évidemment, de laisser sa fille partir seule pour un aussi long voyage.

Après de nombreux préparatifs, plus la date du voyage approchait, et plus la hâte de revoir ses parents s'était faite ressentir, ainsi que l'esprit aventureux de la jeune fille qui commençait à la tarauder de plus en plus chaque jour.

L'appréhension du début diminuait peu à peu, et l'impatience grandissait au fur et à mesure que le temps passait, si bien que plusieurs jours avant son départ elle ne tenait plus en place.

Après tout, elle ne serait pas seule durant le voyage, et elle partait rejoindre ses parents qui lui manquaient beaucoup, depuis leur départ à Pondichéry quelques années auparavant.

Ils étaient alors partis dans la colonie comme missionnaires ; en effet, Édouard Devermont était pharmacien colonial.

Un de ses rôles à Pondichéry était de former des auxiliaires parmi les Indiens, et il s'occupait principalement de la pharmacie de l'hôpital de la ville.

Débordé par le travail quotidien, il attendait impatiemment l'arrivée de sa fille qui, venant d'obtenir son diplôme d'infirmière, lui serait d'une très grande aide.

De plus, il pensait que cela serait une très bonne expérience pour la jeune fille, argument qu'il mit en avant pour la suite de sa carrière.

Ils attendirent donc, non sans inquiétude, que leur fille arrive aux Indes pour quelque temps.

Le salon de musique du « Sirenæ II » était animé cet après-midi là, en raison de la préparation d'un concert donné le soir même, en l'honneur de l'anniversaire du commandant.

Aurélia était heureuse de ce divertissement, qui occuperait son esprit pendant quelques heures au moins.

Elle partit rejoindre sa cabine, suivie de Satyam, afin de se préparer pour la soirée.

A chaque fois qu'elle pénétrait dans sa chambre, Aurélia avait une sensation de confort et de luxe, tant sa décoration, à l'image du majestueux paquebot, était d'une rare élégance, grâce aux moulures et aux tentures qui ornaient les murs.

Dès son arrivée à bord, dans le hall des premières classes, Aurélia avait apprécié la beauté du navire, dont les murs des salles et des couloirs recouverts de boiseries claires, lui donnaient un air très raffiné.

Chaque ouverture était entourée de deux pilastres et l'on ne comptait plus les colonnes de style grec.

Les couloirs, éclairés de lampes en cuivre appliquées sur des tapisseries aux tons subtils ocres et orangés, conféraient au navire un style délicat.

En arrivant dans le salon de musique, Aurélia et Satyam eurent un peu de mal à trouver des sièges encore libres pour assister au concert.

La jeune fille portait une robe couleur chair recouverte de dentelle du même ton et un chapeau assorti, qui faisait ressortir ses grands yeux couleur d'ambre.

Des boucles cuivrées retombaient sur sa nuque, son chignon étant dissimulé sous le couvre-chef. Elle portait un camée offert par sa mère pour son dix-huitième anniversaire, et qui était du même ton que sa robe.

Aurélia avait souvent entendu dire qu'elle était très jolie, que les traits de son visage étaient charmants, voir beaux. Elle n'aimait pas les tâches de rousseur qui parsemaient son visage, mais les gens trouvaient cela séduisant et disaient que cela lui donnait l'air mutin qui correspondait à sa personnalité.

Sa silhouette féminine, élancée aux formes harmonieuses lui permettait de porter à peu près tout à ravir. Mais ce dont elle était fière, c'était de son incroyable chevelure cuivrée et bouclée héritée de sa mère. Aurélia avait un charme fou, un regard intelligent, des lèvres généreuses, et attirait souvent les regards.

Du brouhaha ambiant s'échappaient de-ci de-là ainsi que des rires et des exclamations; la soirée s'annonçait plutôt festive.

Les gens avaient l'air gai, et la plupart des voyageurs avaient revêtu d'élégantes tenues de soirée pour l'occasion.

Des guirlandes de lampions multicolores avaient été disposées tout le long du pont et des couloirs extérieurs du navire.

Des applaudissements tirèrent Aurélia de sa rêverie, elle aperçut alors le commandant, vêtu de son uniforme blanc, accompagné de son épouse et d'un de ses officiers.

Les premières notes de musique retentirent et les musiciens semblaient enjoués de commencer le concert. Bientôt les spectateurs se mirent à chuchoter, puis les premières notes de flûte et de violoncelle emplirent l'atmosphère.

À l'entracte, Aurélia sortit seule prendre l'air quelques instants, en attendant la reprise du concert. Des messieurs profitaient de cette pause musicale pour fumer leurs cigares dans le salon ou à l'extérieur. Des petits groupes se formaient un peu partout et Aurélia s'adossa à une colonne pour admirer la voûte céleste d'un noir profond parsemé d'étoiles.

– Le ciel est magnifique ce soir, n'est-ce pas Mademoiselle Devermont ?

Aurélia fut surprise par cette voix inconnue.

– Oui, en effet... Monsieur... ?

– Sherman, Docteur Luc-Uxley Sherman, et voici mon épouse, Peony, dit-il avec un petit accent anglais en se courbant élégamment.

La petite dame sourit et serra énergiquement la main à Aurélia.

– Nous avons rencontré Satyam, et il nous a dit qu’il vous accompagnait pour rejoindre les Devermont. Ce sont de grands amis, et de longue date, voyez-vous, nous travaillons parfois en collaboration à Pondichéry.

– Luc-Uxley ! Coupa sa femme, invite donc cette petite à se joindre à nous pour le dîner de ce soir ! Vous devez certainement vous sentir bien seule, durant tout ce long voyage, n’est- ce pas Aurélia ?

– Oui, en effet Madame Sherman, et je serai ravie de dîner avec vous. Ainsi, vous connaissez Satyam ?

– Oui, c’est un homme charmant, qu’affectionnent particulièrement Édouard et Lisa, en qui vous pouvez avoir une confiance absolue Mademoiselle.

– Effectivement, je suis heureuse de l’avoir à mes côtés en ce moment.

– Ne restons pas debout, Mesdames, allons nous installer dans le salon de conversation en attendant le dîner, le concert touche à sa fin et il commence à faire froid dehors. Renchérit le docteur.

Le docteur Sherman était un gentleman anglais d’une soixantaine d’années. Il possédait d’épaisses moustaches qui laissaient peu apparaître les traits de son visage, mais grâce

à ses yeux rieurs et malicieux, on devinait sa gentillesse. Médecin à l'hôpital de Madras, une colonie anglaise, il maîtrisait cependant parfaitement le français malgré un fort accent.

Aurélia se sentit soudain moins seule et très heureuse d'avoir trouvé des amis à bord, de surcroît des proches de sa famille.

Peony était une charmante petite dame rondelette, visiblement un peu plus jeune que son époux. Elle paraissait ravie d'avoir trouvé en Aurélia une âme à protéger, et se fit une fierté de s'occuper d'elle, par devoir envers son amie Lisa qu'elle affectionnait beaucoup. Elle était assez bavarde et rieuse, avait des yeux clairs et vifs et faisait beaucoup de gestes en parlant.

Le Docteur Sherman demanda une table pour quatre, et ils ne tardèrent pas à s'installer dans la somptueuse salle à manger des premières classes, où colonnes et pilastres rivalisaient de beauté et d'élégance, avec de nombreuses moulures. Tous les fauteuils recouverts de velours vert sombre, donnaient à cette salle une atmosphère feutrée et intime.

Satyam commanda comme à chaque repas, un menu végétarien, ainsi que le voulait sa religion.

– Comment se fait-il que nous ne nous soyons pas rencontrés plus tôt à bord ? demanda en souriant Peony, la main sur celle d'Aurélia. Que de temps perdu !

Les trois dernières semaines furent vite rattrapées, tant les bavardages devenaient de plus en plus conviviaux et chaleureux. Aurélia questionna de nombreuses fois le Docteur Sherman sur ses activités professionnelles. Il vit en elle une ferveur et un intérêt non feint pour la profession médicale. Les uns et les autres commencèrent à s'apprécier, et se promirent de se rejoindre le lendemain pour le déjeuner.

La soirée finit en beauté pour la jeune fille, qui s'endormit le baume au cœur.

Impatiente de poser pied à terre et d'arriver à destination, Aurélia se leva le lendemain de fort bonne humeur.

Lorsque Satyam vint frapper à sa porte, il l'aperçut la mine réjouie et le sourire aux lèvres.

– Heureux de voir que vous avez retrouvé le moral Mademoiselle Aurélia. Il y a un photographe sur le pont principal qui commence à prendre des photographies des passagers. Le jour de notre arrivée n'est plus très loin, et j'en suis heureux...

– Oh, et moi aussi ! Nous allons bientôt retrouver nos familles. À propos Satyam, vos enfants vous manquent certainement beaucoup, n'est ce pas ?

– Oui beaucoup, mais je sais qu'ils seront là avec mon épouse à notre arrivée, avec Édouard et Lisa.

Satyam parlait beaucoup de sa famille, il nourrissait une forte affection pour sa femme et ses enfants, dont il

conservait précieusement les portraits dans un petit cadre en argent ciselé qui ne quittait jamais sa poche.

Aurélia et Satyam se prêtèrent au jeu du photographe, comme les nombreux autres passagers, afin d'avoir un souvenir de cette longue traversée.

Les photographies prises, ils rejoignirent leurs amis dans la grande salle à manger. Ils prirent rendez-vous pour assister ensemble le soir même à une représentation théâtrale.

Les dernières matinées s'enchaînèrent au rythme des cours de gymnastique et des parties de palets, entre autres activités proposées aux passagers.

La complicité entre les deux nouvelles amies faisait plaisir à voir, tandis que Satyam et le docteur Sherman s'initiaient avec bonheur à l'escrime.

Le dîner de gala, donné le soir du 24 mars, conclut agréablement le voyage, grâce à des mets dignes de la plus haute gastronomie. Les passagères avaient gardé leurs plus belles toilettes pour l'occasion, et les robes à la mode ainsi que les chapeaux ornés de plumes ou de perles rivalisaient d'élégance. Aurélia ne possédait pas de tenues véritablement extravagantes, alors elle avait opté pour un de ses ensembles de velours pourpre, à la longue jupe assortie d'une veste cintrée, où le col en dentelle était éclairé d'une parure de perles fines blanches, offerte par ses parents.

Le 25 mars arriva enfin. Aurélia jeta un dernier coup d'œil à sa cabine pendant que Satyam surveillait les

membres de l'équipage qui transportaient tous leurs bagages sur le pont, où les attendaient déjà les Sherman, qui avaient insisté pour achever le voyage en leur compagnie.

Vers midi, « Le Sirenæ II » accosta à Colombo, et les passagers commencèrent à débarquer sous un soleil brûlant.

Le ciel bleu lavé était parsemé de fins nuages disparates et l'air semblait très humide sans la présence du vent marin pour le fouetter comme sur le bateau. L'européenne qu'était Aurélia était peu habituée à cette chaleur, elle avait du mal à bien respirer, et de grosses gouttes de sueur perlaient à son front.

– Bienvenues sur l'île des rubis et des émeraudes, Mesdames.

Le Docteur Sherman tenait son épouse par le bras d'un côté, et celui d'Aurélia de l'autre, en mettant le pied à terre. Aurélia comprit pourquoi le docteur avait troqué ses costumes habillés pour une tenue de coton marron, accompagnée d'un chapeau beige colonial.

Son épouse quant à elle portait un ensemble de coton écru et avait protégé sa tête avec un chapeau à larges bords en paille blanche. Aurélia fut heureuse d'avoir emporté des tenues « d'été » et appréciait la légèreté de sa robe de lin longue mais confortable, couleur gris – bleu dont elle avait assorti le tissu de son chapeau.

Les malles et les bagages des passagers furent pris en charge par une armée de Ceylanais, torses nus et aux têtes enturbannées de tissus de couleurs vives, qui parlaient et se criaient des ordres entre eux, incompréhensibles aux oreilles de la française.

Satyam les dirigea vers un taxi, une *Chevrolet* noire poussiéreuse, qui les mena jusqu'à la gare, afin de prendre un train jusqu'à Madras. La chaleur intense presque suffocante commençait à indisposer Aurélia qui n'avait évidemment pas l'habitude de ce climat.

– Nous voilà dans la dernière ligne droite avant l'arrivée, mes amis ! Proclama Satyam, la mine réjouie, dans cette ambiance qui lui devenait de plus en plus familière.

Le trajet dura une vingtaine de minutes durant lesquelles Aurélia était toute ébahie de découvrir ces nouveaux paysages verdoyants, d'une grande beauté et si reposants après l'agitation du port et de la ville.

L'esprit encore imprégné de tous ces visages accueillants et souriants, à la peau sombre et vêtus d'étoffes de tissus nouées autour de la taille et sur la tête, elle se rendit compte qu'ils arrivaient enfin à la gare.

Ils montèrent dans leur train, sous une chaleur étouffante et moite. Au milieu de la foule et du brouhaha ambiant, Aurélia se croyait dans un autre monde, exotique et lointain.

Elle se laissa guider comme une automate... Que lui réservait l'avenir ?

Le voyage en train permit à la jeune fille de découvrir la diversité des paysages de Ceylan. Elle put en admirer la végétation luxuriante, puis sur les indications de Satyam, elle aperçut des champs de thé, et de nombreuses rizières d'un vert éclatant et lumineux. Les damiers de différents tons émeraude qui constituaient ce paysage exotique, l'émerveillèrent au plus haut point.

Elle crut rêver en apercevant, à la pointe de l'île, des plages de sable blanc bordées de cocotiers, comme elle n'en avait vu que sur des cartes postales. Tout semblait si irréel...

Après le trajet en train, il leur restait une petite traversée en bateau à faire, pendant laquelle Aurélia s'endormit à peine assise sur son siège. Lorsqu'elle se réveilla deux heures plus tard, ce fut sous une chaleur humide et suffocante qui se faisait de plus en plus ressentir.

Une fois débarqués, ils prirent leur dernier train qui avançait dans le Tamil Nadu, état du sud est de l'Inde où la ligne ferroviaire s'étendait jusqu'à Madras.

Les voyageurs passèrent une nuit dans leur wagon première classe, heureux de ne pas être entassés les uns aux autres dans la moite proximité de ceux occupés par les Indiens eux-mêmes. La nuit fut réparatrice, car les quatre passagers ne demandèrent pas leur reste et s'endormirent tous très rapidement, malgré les bruits des rails et les sifflets du train.

Ils arrivèrent enfin à la gare de Madras, le lendemain en fin d'après-midi.